



HAL
open science

Impossible et nécessaire polémique : les contradictions du journalisme de critique littéraire au XVIIIe siècle

Alexis Lévrier

► **To cite this version:**

Alexis Lévrier. Impossible et nécessaire polémique : les contradictions du journalisme de critique littéraire au XVIIIe siècle. Les cahiers du GADGES, 2009, Polémique en tous genres (XVIe - XVIIIe siècles), 7, pp.287-305. hal-02902287

HAL Id: hal-02902287

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02902287>

Submitted on 20 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Impossible et nécessaire polémique Les contradictions du journalisme de critique littéraire au XVIII^e siècle

Alexis LÉVRIER

Envisager la presse littéraire d'Ancien Régime dans le cadre d'une réflexion sur la polémique est loin d'aller de soi. À l'âge classique, en effet, les journaux spécialisés dans la critique littéraire n'étaient pas, ou du moins n'étaient pas censés être des écrits polémiques. Cette apparente impossibilité tient, nous le verrons, à la fois aux attentes du public érudit et à la tutelle que le pouvoir politique a longtemps exercée sur la presse. Mais nous voudrions montrer qu'il ne s'agit là que d'une façade : sous l'Ancien Régime, les journalistes de critique littéraire ont en réalité cédé avec délectation à la tentation de la querelle et de la joute verbale. Le XVIII^e siècle coïncide même avec la naissance et avec l'essor d'une nouvelle forme de journalisme littéraire, caractérisée par des jugements délibérément subjectifs de la part des rédacteurs.

Un idéal d'impersonnalité et de rigueur

Comme l'a souligné François Moureau, « la notion même de "polémique" est totalement anachronique dans le statut de la presse française d'Ancien Régime¹. » Rappelons que trois périodiques,

¹ « La *Revue des feuilles de M. Fréron* (1756) ou un journaliste sous la dent des Encyclopédistes », *Érudition et polémique dans les périodiques anciens*, actes de la journée

disposant chacun d'un privilège perpétuel, se sont vu accorder au XVII^e siècle un monopole de principe sur les trois grands domaines de l'actualité. Cette organisation tripartite s'est dans un premier temps avérée efficace et cohérente : chacun de ces journaux s'adresse en effet à un type de public spécifique, et le ton comme la mise en page et le format de ces périodiques les distinguent clairement les uns des autres. En 1631 tout d'abord est fondée *La Gazette*, qui demeurera longtemps le seul périodique imprimé autorisé à diffuser des informations à caractère politique. Placés sous la surveillance étroite du pouvoir politique, Renaudot et ses successeurs pratiquent un journalisme de célébration et renoncent le plus souvent à l'examen et à l'analyse au profit d'un simple récit des événements.

La presse de critique littéraire naît pour sa part quelques décennies plus tard, au début du règne personnel de Louis XIV, avec la création d'un journal lui aussi étroitement contrôlé par l'État. Ce périodique, intitulé le *Journal des savants*, est fondé par Denis de Sallo en janvier 1665 avec le projet, énoncé dès le premier numéro, de « faire savoir ce qui se passe de nouveau dans la République des lettres² ». Le privilège dont bénéficie le *Journal des savants* lui permet d'aborder l'ensemble de la production imprimée. Toutefois, et même si elle envisage aussi les belles lettres, cette revue accorde une importance prépondérante à des disciplines telles que la religion, les sciences, l'histoire ou le droit. La gravité et la rigueur de ce périodique transparaissent aussi dans son format, qui fera rapidement figure d'exception dans la presse européenne. La plupart des concurrents directs du *Journal des savants*, tels les « journaux-bibliothèques » hollandais publiés au cours des années ou des décennies suivantes, se présenteront en effet comme des ouvrages relativement volumineux publiés dans un petit format. Les gazettes se caractérisent quant à elles par le recours à un grand format léger, et par la volonté de concentrer le texte en exploitant au mieux la surface disponible. Le *Journal des savants* est lui aussi publié sous la forme de feuilles d'impression in-quarto³,

d'étude organisée à Reims le 20 mai 2005, sous la direction de Françoise Gevrey et Alexis Lévrier, Reims, Épure, 2007, p. 93.

² « L'Imprimeur au lecteur », *Journal des savants*, Paris, Jean Cusson, numéro du 5 janvier 1665, page non numérotée.

³ Chaque exemplaire compte 12 pages, dont les dimensions varient, en fonction du massicotage, entre 160 mm de largeur pour 220 mm de hauteur et 190 mm de largeur

mais il se démarque des gazettes par le caractère très aéré et très soigné de la présentation⁴. Il se dégage donc du contenu de cette revue et de sa mise en page une impression générale de sérieux et même une certaine solennité. Cette impression est corroborée par le ton employé dans les articles eux-mêmes, puisque Denis de Sallo et ses successeurs ont en commun d'afficher leur refus de toute partialité. Les comptes rendus du journal consistent d'ailleurs en de longs extraits, et les commentaires qui les accompagnent demeurent en général impersonnels et prudents. La première personne est évidemment bannie, de même que la raillerie ou l'attaque *ad hominem*.

Le journalisme pratiqué dans le *Journal des savants* semble donc par définition exclure toute polémique. Il répond aux attentes d'un lectorat composé d'hommes de lettres et d'érudits, attachés à une critique sage, objective, demeurant à distance des querelles de personnes. Une partie du public de l'époque ne pouvait évidemment se reconnaître dans de tels comptes rendus. Le *Mercure galant*, fondé par Jean Donneau de Visé en 1672, va justement chercher à s'adresser à ce lectorat de non spécialistes, et lui offrir une information culturelle plus légère et plus accessible. Mais ce mensuel, qui constitue le troisième grand journal à privilège de la presse française d'Ancien Régime, ne pouvait combler le vide laissé par le *Journal des savants*. Loin d'être seulement un périodique de critique littéraire, le *Mercure* se présente en effet comme un aimable pot-pourri, qui aborde les sujets les plus divers et rassemble des pièces souvent hétéroclites. Le ton adopté dans le *Mercure galant* est en outre volontairement désinvolte et badin. Si le grand journal érudit offre surtout des jugements impersonnels, la revue fondée par Donneau de Visé ne propose donc le plus souvent, pour sa part, que des critiques superficielles et inoffensives.

L'organisation de la presse, telle qu'elle a été voulue par le pouvoir royal au XVII^e siècle, ne laisse donc apparemment pas de place à une critique polémique. L'idéal d'une critique modérée a durablement été représenté par le *Journal des savants* et, comme l'a constaté Jean Sgard, le périodique créé par Denis de Sallo a même

pour 250 mm de hauteur. Dans le cas de la *Gazette*, ces dimensions oscillent entre 150 et 155 mm de largeur et entre 215 et 220 mm de hauteur.

⁴ Le texte est ainsi imprimé en caractères assez imposants, il est toujours réparti sur une seule colonne, et se trouve bien mis en valeur grâce à une impression de qualité.

« fix[é] pour longtemps le sens du mot *journal* »⁵. Ainsi, à la fin du XVII^e siècle et durant les premières décennies du XVIII^e siècle, ce terme désigne pour l'essentiel des périodiques qui rendent compte des ouvrages nouveaux en privilégiant extraits et effacement apparent du rédacteur. En 1731, dans *Le Nouvelliste du Parnasse*, Desfontaines et Granet font eux-mêmes encore l'éloge de la méthode du *Journal des savants*. Ce périodique a pourtant contribué, nous le verrons, au renouveau du journalisme littéraire. Mais Granet n'en célèbre pas moins longuement, dans la onzième « lettre », la conception de la critique revendiquée par les auteurs du grand périodique à privilège. Il écrit en effet du *Journal des savants*, dans ce numéro consacré à une présentation des journaux littéraires publiés en France et en Hollande :

Le but qu'on se propose est de faire connaître le mérite des livres sans pourtant mêler aucune critique directe ; l'analyse est longue ou courte, selon que l'importance de la matière le demande, mais elle est tournée de manière que le lecteur attentif et clairvoyant est à la portée de décider si le livre est bon ou mauvais. [...] Quand un auteur s'est trompé, on le reprend honnêtement, et lorsqu'il y a du ridicule dans un livre, on le tire avec tant de circonspection, que l'écrivain peut seulement se le reprocher à lui-même. [...] Au reste, le style du journal est pur, noble, élégant, et proportionné aux diverses matières qu'on traite.⁶

Quelques années plus tard, dans ses « Conseils à un journaliste », Voltaire fait à son tour l'apologie d'une critique mesurée et équitable. Dans cet écrit publié pour la première fois en 1744, mais sans doute rédigé à la fin de la décennie précédente, il souligne en effet avec force qu'un bon journaliste se doit de faire disparaître toute trace de subjectivité. Cette recommandation est énoncée dès le premier paragraphe de ce texte, adressé à un auteur qui s'apprête à lancer un journal littéraire :

L'ouvrage périodique auquel vous avez dessein de travailler, monsieur, peut très bien réussir, quoiqu'il y en ait déjà trop de cette espèce. Vous me demandez comment il faut s'y prendre pour qu'un tel journal plaise à notre

⁵ « Qu'est-ce qu'un *journal* à l'époque classique ? », dans *Sciences, musiques, Lumières. Mélanges offerts à Anne-Marie Chouillet*, publiés par Ulla Kölving et Irène Passeron, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2002, p. 484.

⁶ *Le Nouvelliste du Parnasse, ou Réflexions sur les ouvrages nouveaux*, Paris, Chaubert, t. I, p. 255-256.

siècle et à la postérité. Je vous répondrai en deux mots : *Soyez impartial*. Vous avez la science et le goût ; si avec cela vous êtes juste, je vous prédis un succès durable.⁷

Voltaire dénonce par la suite les critiques qui, à l'image de Desfontaines, contreviennent à cette exigence d'impartialité⁸. Nous reviendrons néanmoins au jugement porté par Voltaire sur les journalistes littéraires, car son attitude à l'égard de la presse a toujours été très ambiguë. De manière plus générale, il convient de nuancer le constat que nous venons d'énoncer. Dans cette première moitié du XVIII^e siècle, au moment même où on la porte aux nues, la méthode représentée par le *Journal des savants* est en effet contestée. Et c'est une autre forme de critique littéraire, engagée, partielle, violente parfois, qui est sur le point de s'imposer.

La polémique nécessaire : l'avènement d'un nouveau journalisme

Cette évolution est en réalité déjà en germe dans les périodiques du XVII^e siècle, et les journalistes ont même succombé à la tentation de la polémique dès les premiers mois d'existence du *Journal des savants*. Denis de Sallo n'est en effet demeuré que trois mois à la tête de ce périodique, et la parution du journal a été suspendue après le treizième numéro, daté du 30 mars 1665. Durant ces quelques semaines, la revue a rencontré un indéniable succès mais s'est attiré de nombreuses inimitiés : les jugements souvent très vifs des rédacteurs, leurs sympathies gallicanes et jansénistes, ont d'emblée suscité des plaintes nombreuses qui ont largement contribué à l'interruption de la parution du journal. Au moment de la relance du périodique, en 1666, les auteurs afficheront leur intention de proposer des jugements plus

⁷ Voltaire, « Conseils à un journaliste » (1737-1765), édition critique par François Moureau, *Œuvres complètes*. T. 20A : « Œuvres de 1739-1741 », Oxford, Voltaire Foundation, 2003, p. 477.

⁸ Ce texte a du reste sans doute été écrit pour répondre aux attaques dont Voltaire était l'objet, de la part notamment de Desfontaines. Voir l'introduction de François Moureau dans l'édition déjà citée (*ibid.*, p. 451-471).

équilibrés, mais cette modération sera au moins autant affaire de prudence que de sincérité.

La polémique n'est jamais très loin non plus dans les pages des journaux de Bayle ou de Le Clerc, concurrents hollandais du *Journal des savants* apparus dans le dernier tiers du XVIII^e siècle. Dans ses *Nouvelles de la République des lettres*, Pierre Bayle se présente pourtant comme un « rapporteur » plutôt que comme un « juge »⁹. Mais il prétend dans le même temps écrire un périodique de vulgarisation scientifique, susceptible d'intéresser le public cultivé dans son ensemble¹⁰. Le succès de son périodique doit beaucoup au ton nouveau qu'il a su façonner et à ses prises de position assumées. Par comparaison, les critiques de Jean Le Clerc paraissent bien plus prudentes et pour tout dire bien plus ternes. De la *Bibliothèque universelle et historique* à la *Bibliothèque ancienne et moderne*, il a offert à ses lecteurs une érudition cumulative, bibliographique, et n'a pas prétendu s'adresser à une autre audience qu'au public savant. Mais cette méthode n'exclut pas le parti pris, comme en témoignent les innombrables controverses auxquelles Le Clerc a été mêlé durant quelque trente années de production journalistique.

Il convient en outre, bien entendu, de mentionner le rôle joué par les *Mémoires de Trévoux*, qui concurrencent le *Journal des savants* à partir de 1701 en paraissant sur un territoire qui ne relève pas de la juridiction française. Comme dans la revue à privilège, toute partialité est en apparence exclue et les auteurs s'efforcent de conserver un ton courtois même dans leurs censures les plus sévères. Les journalistes jésuites multiplient du reste les déclarations d'intention allant dans le sens de la neutralité. Mais il va de soi que de telles protestations cachent, de la part des rédacteurs de Louis-le-Grand, la volonté d'utiliser ce périodique comme une arme idéologique. Sans se départir

⁹ Il écrit en effet dans sa « préface », évoquant « les livres qui concernent notre religion » : « [...] quand nous en parlerons, ce sera d'une manière qui ne témoignera pas une partialité déraisonnable. Nous ferons plutôt alors le métier de rapporteur que celui de juge, et nous ferons des extraits aussi fidèles, des livres qui seront contre nous, que de ceux qui seront pour nous ». (*Nouvelles de la République des lettres*, Amsterdam, Henry Desbordes, t. I, mois de mars 1684, page non numérotée).

¹⁰ Il affirme par exemple en 1684, dans une lettre à Jacques Lenfant : « Il fallait tenir un milieu entre les nouvelles des gazettes et les nouvelles de pure science, afin que les cavaliers et les dames, et en général mille personnes qui lisent et qui ont de l'esprit sans être savantes, se divertissent à la lecture des Nouvelles. »

de leur politesse, ces journalistes mèneront ainsi de multiples combats au sein de leur revue : contre les jansénistes, contre les protestants, ou plus tard contre les Encyclopédistes.

Toutefois, à la même époque commencent à paraître des périodiques qui s'éloignent beaucoup plus nettement de la méthode du *Journal des savants*. Ces journaux ont du reste en commun, pour la plupart d'entre eux, de se présenter sous une forme qui ne pouvait que déplaire au public érudit. Ils prennent en effet l'apparence de brochures légères, publiées dans un petit format in-8° ou in-12. Par leur présentation matérielle modeste, voire négligée, ces « feuilles volantes » semblent rompre à la fois avec le sérieux de publications volumineuses telles que les « bibliothèques » hollandaises et avec la solennité du grand in-quarto aéré du *Journal des savants*. Marivaux s'est du reste amusé, dans la sixième feuille du *Spectateur français*, du mépris que les lecteurs érudits pouvaient éprouver à l'égard de ces feuilles « que l'on peut soulever d'un souffle »¹¹. Les premières de ces feuilles périodiques qui font la critique des ouvrages nouveaux ont paru à l'aube du XVIII^e siècle. Ces brochures sont vendues à un prix modeste, ce qui a conduit François Moureau à les baptiser « périodiques à 8 sols »¹², et leurs auteurs ont en commun de jouer avec la liberté que permet et même que suppose l'utilisation d'un format aussi souple. Ils abordent ainsi l'actualité littéraire avec une désinvolture qui n'apparaît dans aucun des périodiques savants de l'époque.

La plus originale de ces feuilles nées avec le siècle est indéniablement *L'Érudition enjouée*, dont trois livraisons ont paru entre les mois de juin et d'octobre 1703. Marie-Jeanne L'Héritier, fondatrice et rédactrice de ce journal, imagine un dispositif énonciatif qui rappelle quelque peu celui du *Mercurie galant*¹³. Mais, loin de se contenter d'un

¹¹ Voir la scène qui ouvre cette sixième feuille, dans laquelle le Spectateur raconte sa rencontre avec un « homme d'esprit grave ». Celui-ci considère qu'un ouvrage publié par feuilles « ne peut être rempli que de fadaïses » (*Journaux et œuvres diverses*, édition complète de Frédéric Deloffre et Michel Gilot, Paris, Classiques Garnier, 1969, remise à jour en 1988, p. 136-138).

¹² Voir notamment son étude intitulée « Journaux moraux et journalistes au début du XVIII^e siècle : Marivaux et le libertinage rocaille », dans *Études sur les Journaux de Marivaux*, sous la direction de Nicholas Cronk et François Moureau, Oxford, The Voltaire Foundation, 2001, p. 36-39.

¹³ Rappelons que le journal fondé par Jean Donneau de Visé s'est longtemps présenté comme une lettre adressée à une dame de province. Dans *L'Érudition enjouée*,

contenu frivole et superficiel, comme tendait à le faire Donneau de Visé, elle accorde une large place à la critique littéraire et s'intéresse notamment aux ouvrages savants¹⁴. Le ton et le style adoptés dans *L'Érudition enjouée* s'éloignent également des conventions figées du grand journal mondain. Dans le *Mercurie galant*, la forme épistolaire était en effet rapidement devenue une technique codée et purement artificielle. Marie-Jeanne L'Héritier a su au contraire jouer avec beaucoup d'habileté du recours au procédé de la lettre : l'utilisation de la forme épistolaire lui permet, même lorsqu'elle rapporte des « nouvelles savantes », de donner l'illusion d'une écriture primesautière. La critique littéraire se caractérise ainsi dans *L'Érudition enjouée* par de nombreux traits d'oralité, par l'instauration d'un dialogue avec la destinataire et par une tendance à multiplier réflexions personnelles et digressions. Il n'y a rien d'étonnant à ce que l'écriture en apparence improvisée de Marie-Jeanne L'Héritier soit souvent une écriture polémique. Les convictions de Marie-Jeanne L'Héritier l'amènent évidemment à réserver ses critiques les plus résolues aux adversaires du parti moderne. Elle s'en prend par exemple, dans le premier numéro, aux « savants de Collège [qui] s'amuse[n]t à creuser des matières insipides et frivoles, qui ne font que dessécher l'esprit et l'obscurcir »¹⁵. Dans la suite de cette livraison, elle raille longuement « une dissertation in-folio toute hérissée de grec »¹⁶ consacré à un sujet qu'elle juge dénué d'intérêt. De manière plus générale, fidèle à la double intention que son titre annonçait, Marie-Jeanne L'Héritier a prouvé dans ces trois numéros que l'érudition n'excluait pas l'enjouement. Elle peut de ce fait être considérée comme le précurseur de bien des tentatives ultérieures, tels les « spectateurs » de Marivaux ou les journaux d'un Prévost et d'un Desfontaines.

Tout au long du XVIII^e siècle, de très nombreux auteurs ont en fait pratiqué un journalisme de critique littéraire délibérément subjectif. La première moitié du siècle voit même le triomphe d'un journalisme

l'énonciatrice s'adresse pour sa part à une amie partie rejoindre la Cour de Philippe V à Madrid.

¹⁴ Le titre complet de ce journal témoigne à lui seul de la volonté d'évoquer toutes sortes de sujets et d'ouvrages, sans exclusive : *L'Érudition enjouée, ou Nouvelles sçavantes, satyriques et galantes, écrites à une Dame française, qui est à Madrid*.

¹⁵ *L'Érudition enjouée*, Paris, Pierre Ribou, 1703, « première lettre », p. 7.

¹⁶ *Ibid.*, p. 8.

d'expression individuelle, d'une presse d'intervention dans laquelle le rédacteur, qu'il soit réel ou fictif, ne cesse de mettre en scène ses idées, ses jugements, en les reliant parfois à son histoire personnelle. Il serait trop long de dresser la liste de ces « feuilles volantes », d'autant plus que ce phénomène se caractérise par sa très grande hétérogénéité. En outre, tous ces journaux ne se consacrent pas exclusivement à l'actualité littéraire, loin s'en faut. Ainsi, les œuvres nouvellement parues n'occupent en général qu'une place seconde dans les correspondances cosmopolites inspirées des *Lettres persanes*. Le rôle dévolu à la critique des ouvrages nouveaux est plus important en revanche dans les « spectateurs » d'expression française, autre catégorie de journaux très productive au XVIII^e siècle. Les imitateurs du *Spectator* demeurent de ce point de vue fidèles à leur modèle anglais, puisque Joseph Addison et Richard Steele avaient fait des belles lettres et de la réflexion esthétique l'un de leurs sujets de prédilection. Mais, dans le périodique londonien, cette critique se voulait mesurée et méthodique, au point de prendre souvent l'apparence de véritables dissertations consacrées à tel ou tel ouvrage¹⁷. À l'inverse, la plupart des « spectateurs » d'expression française envisagent l'actualité littéraire avec une liberté et une vivacité qui évoquent celle de la lettre familière. En outre, leurs critiques sont souvent autoréférentielles : pour beaucoup d'entre eux, les imitateurs français du *Spectator* se font en effet l'écho des critiques dont ils ont été l'objet, et ils répondent parfois avec virulence à leurs détracteurs.

Les trois périodiques de Marivaux témoignent de cette tendance à engager, à l'intérieur même des pages d'un journal, un débat avec un adversaire critique réel ou fictif. Une même polémique avec l'abbé Desfontaines se prolonge ainsi dans plusieurs numéros du *Spectateur français* et du *Cabinet du philosophe*. Dans la septième livraison du *Spectateur français*, parue à la fin du mois d'août 1722, l'auteur supposé reconnaît en effet qu'il n'a pas écrit depuis plusieurs mois parce qu'il a été affecté par les « mépris »¹⁸ de plusieurs critiques. Or, durant l'été 1722, Desfontaines a fait paraître une première brochure hostile au

¹⁷ Addison a par exemple attribué au rédacteur fictif du journal une longue critique du *Paradis perdu*, qui représente à elle seule dix-huit numéros, livrés à raison d'une feuille par semaine entre janvier et mai 1712.

¹⁸ *Journaux et œuvres diverses*, éd. citée, p. 143.

*Spectateur*¹⁹. Conformément aux conventions propres au genre spectral, Marivaux répond de manière indirecte, en utilisant la médiation du journaliste auquel il prétend déléguer la parole. Toutefois, le rédacteur fictif met lui-même en scène son incapacité à correspondre à la figure traditionnelle du Spectateur. Dans le périodique créé par Steele et Addison, comme dans ses imitations, l'auteur supposé se présente en effet invariablement comme un personnage raisonnable, mesuré et peu sensible à la critique. Or, dans la septième livraison du *Spectateur français*, le journaliste imaginé par Marivaux reconnaît au contraire que, confronté aux attaques de ses détracteurs, il n'a pas su se comporter en observateur détaché :

Soupçonnerait-on un contemplateur des choses humaines, un homme âgé qui doit être raisonnable, tranchons le mot, un philosophe, le soupçonnerait-on de s'être dégoûté d'écrire, seulement parce qu'il y a des gens dans le public qui méprisent ce qu'il fait ? Voilà pourtant l'origine de mon dégoût. N'est-ce pas là un louable motif de silence ? Quelle misère que l'esprit de l'homme !²⁰

L'hostilité de Marivaux envers Desfontaines apparaît de manière plus nette encore une décennie plus tard, dans la sixième feuille du *Cabinet du philosophe*. Au mois de février 1734, dans le nombre XXX du *Pour et contre*, Desfontaines avait en effet consacré une analyse très sévère à la seconde partie de *La Vie de Marianne*, qui venait de paraître. Il s'en prenait en particulier au style de Marivaux en écrivant par exemple :

Il est étonnant qu'après le dégoût que le public a marqué pour cette façon d'écrire très ridicule (il faut le dire hautement), on y revienne encore. Heureusement l'exemple n'est plus contagieux.²¹

¹⁹ Dans les *Lettres de M. l'abbé *** à M. l'abbé Houtteville au sujet du livre de la Religion chrétienne prouvée par les faits*, il s'en prend au « verbiage de critique », à l'« excès d'esprit » des « beaux esprits modernes » et renvoie explicitement au *Spectateur français*. (Cité dans les *Journaux et œuvres diverses*, éd. citée, « Comptes rendus et jugements », VIII, p. 690-691.)

²⁰ *Ibid.*, p. 142-143.

²¹ *Le Pour et contre. Ouvrage périodique d'un goût nouveau*, Paris, Didot, t. II, 1734, p. 347. Desfontaines pense sans doute ici au *Dictionnaire néologique*, paru quelques années auparavant, et s'attribue donc implicitement une victoire définitive sur les néologues.

Marivaux a longuement répondu aux critiques de Desfontaines dans la sixième feuille du *Cabinet du philosophe*. Il a dû pour cela bousculer l'agencement de son périodique. Il avait en effet conçu l'ensemble formé par *Le Cabinet du philosophe* comme un tout mais il a, selon toute vraisemblance, ajouté *in extremis* deux nouveaux fragments. Le premier, intitulé « Du style », est un développement assez général dans lequel Marivaux cherche à répondre à ses détracteurs tout en donnant à sa riposte le sérieux d'une explication didactique. Il n'en va pas de même dans le deuxième fragment, intitulé « De la critique ». Cette fois, Marivaux vise beaucoup plus directement Desfontaines, au point de citer littéralement le jugement paru dans le trentième numéro du *Pour et contre* :

Je lus l'autre jour ces mots dans je ne sais quel livre où l'on parlait d'un auteur : *Son style est ridicule, il faut le dire hautement.*²²

L'exemple de Marivaux est loin d'être isolé, et d'innombrables querelles de personnes apparaîtront dans les « spectateurs » parus au cours du siècle. Toutefois, nous l'avons dit, cette caractéristique va à l'encontre de la réserve et du détachement que de tels rédacteurs sont censés respecter pour prétendre au titre de Spectateur. Cette question de la fidélité à un modèle ne se pose pas s'agissant des « feuilles volantes » qui, à l'image justement des journaux de Desfontaines, se consacrent exclusivement à la critique littéraire. De telles feuilles commencent à paraître en Hollande dès les années 1710, et se développent en France au cours de la décennie suivante. Les auteurs de ces périodiques pourraient s'inspirer de la méthode du *Journal des savants* puisqu'ils prétendent, à l'image de Denis de Sallo et de ses successeurs, présenter les ouvrages récemment publiés. Pourtant, ces critiques n'entendent nullement suivre l'exemple du grand périodique à privilège, et le *Journal des savants* fait même parfois figure de repoussoir. L'attitude de Desfontaines et de Granet, dans *Le Nouvelliste du Parnasse*, est de ce point de vue très révélatrice. Si ces deux auteurs ont fait l'éloge du *Journal des savants* et de ses comptes rendus impersonnels, ils n'ont en

²² *Journaux et œuvres diverses*, éd. citée, p. 389.

effet jamais prétendu rédiger *Le Nouvelliste* sur ce modèle²³. Leur projet se distingue même très clairement de celui des auteurs du *Journal des savants*, comme en témoigne l'« Avis des Libraires » qui ouvre le premier tome de leur périodique. Les deux auteurs déclarent en effet qu'ils n'envisageront pas tous les ouvrages nouvellement parus, préférant s'en tenir aux belles lettres. Ils affirment en outre leur intention de ne pas citer longuement les œuvres dont ils rendront compte et soulignent eux-mêmes que le critique littéraire ainsi redéfini n'est plus, au sens où on l'entend à l'époque, un « journaliste » :

On s'étendra particulièrement sur les nouvelles pièces de théâtre, et sur les petits livres qui ont le plus de cours dans le monde, préférant la liberté des réflexions à la régularité des extraits, dont on est résolu de s'abstenir, pour n'avoir aucunement l'air de journaliste.²⁴

Parler de « liberté des réflexions » revient à s'éloigner d'un autre principe de la critique traditionnelle, puisque celle-ci bannit habituellement toute désinvolture. Les comptes rendus de Granet et plus encore ceux de Desfontaines seront conformes à cette déclaration d'intention. Leur choix de la forme épistolaire contribue à cette impression d'ensemble, dans la mesure où elle leur permet de donner à leurs feuilles l'apparence d'un bavardage alerte, qui imite le ton naturel de la conversation courante. Dans la douzième feuille du *Nouvelliste*, les deux auteurs soulignent eux-mêmes que le procédé de la lettre rend plus énergique et plus déliée l'écriture de leurs comptes rendus :

Ce n'est pas sans raison que nous avons choisi le genre épistolaire ; outre que le style en est libre et aisé, certains tours qui lui sont familiers donnent de l'éclat et de la vivacité aux réflexions. Il arrive même quelquefois, qu'un seul trait heureusement placé dans une lettre, mais qui serait hors d'œuvre ailleurs, embellit [sic] des choses communes.²⁵

Rien ne pouvait être plus opposé à la critique érudite, qui exclut toute intervention personnelle du journaliste, que cette mise en scène d'une

²³ Desfontaines avait pourtant assumé la direction du *Journal des savants* quelques années plus tôt, et passait même pour avoir « ranimé ce cadavre ». Voir la notice de Jean Sgard dans le *Dictionnaire des journalistes* (Oxford, The Voltaire Foundation, 1999, t. I, p. 500).

²⁴ *Le Nouvelliste du Parnasse*, tome I, éd. citée, « Avis des Libraires », pages non numérotées.

²⁵ *Ibid.*, p. 278-279.

parole spontanée et immédiate. Dans la suite de ce passage, l'épistolier revendique même ce qu'il nomme une certaine « hardiesse » :

Pour assortir le caractère du style et des réflexions, il faut que la critique soit un peu hardie ; mais pourvu que cette hardiesse soit polie, et qu'il règne partout une exacte neutralité, il me semble que *Le Nouvelliste du Parnasse* ne saurait déplaire aux personnes désintéressées. [...] Qu'on se ressouviene que nous écrivons des lettres, où non seulement il est permis de badiner, mais qui destituées de cet agrément, seraient froides et insipides. Pourvu que les traits ne soient ni personnels ni trop forts, ils ne sauraient être blâmés.²⁶

Cependant, si les critiques de Granet demeureront toujours assez prudentes, les comptes rendus de Desfontaines iront bien au-delà des limites que le rédacteur prétend ici s'imposer. La virulence et parfois l'agressivité dont il fait preuve sont peut-être même sans précédent dans l'histoire de la presse littéraire francophone. Ce style incisif vaudra à Desfontaines à la fois un authentique succès et des déboires interminables. Il s'attirera ainsi de très nombreuses inimitiés et ses périodiques seront le lieu de polémiques sans fin, qui l'opposeront à Marivaux bien entendu, mais aussi aux Modernes dans leur ensemble et, plus tard, à Voltaire et à ses amis. Pourtant, et pour les mêmes raisons, ses périodiques seront partout lus et redoutés. La trajectoire d'un tel journaliste ne pouvait évidemment être linéaire. *Le Nouvelliste du Parnasse* verra ainsi son privilège révoqué en 1732, et les *Observations sur les écrits modernes*, après plusieurs suspensions, subiront le même sort en 1743. Mais Desfontaines, si conservateur pourtant dans ses prises de position esthétiques, n'en a pas moins largement contribué au renouveau du journalisme de critique littéraire. Il ouvre notamment la voie à Élie Fréron, qui a du reste travaillé à ses côtés entre 1739 et 1743, avant de mener à son tour un combat acharné contre Voltaire et les Encyclopédistes.

²⁶ *Ibid.*, p. 279-280.

Une querelle révélatrice

Ce nouveau ton dans le journalisme littéraire ne s'est cependant imposé qu'avec difficulté. Ainsi, une partie importante du lectorat cultivé demeure attachée à la méthode du *Journal des savants* dans les années 1720 et 1730, qui coïncident pourtant avec la multiplication de « feuilles volantes » à forme personnelle. À une époque où « se croire et se dire savant » demeure une « formule magique », selon le mot de Michel Gilot²⁷, ces « auteurs à feuille »²⁸ qui revendiquent un droit à la subjectivité ne pouvaient que se heurter à de multiples résistances.

La polémique qui a opposé Juste Van Effen et François Camusat, en 1723 et 1724, nous paraît très représentative de cet antagonisme persistant entre deux conceptions du journalisme de critique littéraire. S'ils appartiennent tous deux au milieu de la presse hollandaise francophone, ces deux hommes n'ont pour le reste presque rien en commun. À cette époque, Van Effen apparaît déjà en effet comme un journaliste confirmé : il a d'emblée rencontré le succès en lançant en 1711 *Le Misanthrope*, premier « spectateur » publié hors du Royaume Uni. Il a rédigé par la suite plusieurs feuilles du même type et participé à la rédaction de périodiques renommés, tels le *Journal littéraire* de Thomas Johnson ou les *Nouvelles littéraires* de Henri du Sauzet. Camusat est pour sa part un jeune néophyte, seulement âgé de 23 ans²⁹, et qui vient à peine d'entamer sa carrière de publiciste. Les idées de ces deux auteurs sur le journalisme diffèrent également de manière radicale. Le plus jeune d'entre eux est paradoxalement le plus conservateur puisque Camusat, qui n'a jamais caché son hostilité envers les Modernes, manifeste son attachement à un journalisme traditionnel. À l'inverse, Van Effen a directement participé à l'avènement d'un journalisme au ton personnel, volontairement affranchi des contraintes de la presse d'institution.

La querelle entre ces deux auteurs a commencé à l'initiative de Camusat, qui s'était vu confier au début de l'année 1723 la rédaction

²⁷ *Les Journaux de Marivaux. Itinéraire moral et accomplissement esthétique*, Lille, Atelier de reproduction des thèses, Paris, Honoré Champion, 1974, p. 22.

²⁸ Ces journalistes se désignent souvent eux-mêmes en utilisant des expressions telles qu'« auteur à feuille », « auteur à feuillet » ou encore « petit auteur à feuille ».

²⁹ Il a vu le jour le 30 avril 1700. Van Effen, né le 11 février 1684, a donc 16 ans de plus que lui.

de la *Bibliothèque française*. Dans un article du tome II de ce journal, Camusat raille le contenu superficiel des périodiques de Van Effen. Ce dernier riposte en publiant une brochure intitulée *Lettre à l'auteur de la Bibliothèque française*, dans laquelle il critique fermement le style de Camusat et ses partis pris journalistiques. Dans l'ensemble, la « Lettre » de Van Effen surprend par sa vivacité et même par sa violence, d'autant que son jeune confrère ne s'était moqué de ses journaux que dans un passage assez bref. La querelle s'amplifie ensuite pour connaître son acmé dans le troisième tome de la *Bibliothèque française*. Cette fois, Camusat s'en prend directement à Van Effen, dans un article qui occupe plus d'une trentaine de pages. Ce long commentaire se caractérise à la fois par un ton très agressif et par une argumentation élaborée, témoignant d'une solide connaissance de l'œuvre de son adversaire. L'analyse de Camusat est en effet pointilleuse, et il se moque en particulier des erreurs commises par Van Effen dans ses traductions. Il accuse en outre ce dernier de ne pas maîtriser correctement la langue française. Comme beaucoup de journaux francophones publiés en Hollande, les périodiques de Van Effen sont en effet écrits dans une langue raidie et assez lourde, très influencée par le néerlandais. Camusat, qui est de nationalité française même s'il vit en Hollande, ne se prive pas de faire remarquer à Van Effen ses maladresses :

Vous écrivez passablement pour un étranger, mais le goût du terroir ne se perd jamais, et à vos transpositions forcées, à vos constructions louches, à vos termes impropres et bas, nous reconnaitrons toujours que notre langue ne vous est pas naturelle. Il m'a paru que vous souhaitiez que la franchise régnât dans notre commerce. Vous voyez que je fais tout mon possible pour répondre à vos intentions.³⁰

L'article de Camusat apparaît ainsi comme une véritable charge dirigée contre l'œuvre de Van Effen. À la fois impétueux et méthodique, ce texte a semble-t-il emporté l'adhésion de nombreux lecteurs. Van Effen n'en a pas moins tenté de riposter à nouveau par une « Réplique » parue en

³⁰ *Bibliothèque française, ou Histoire littéraire de la France*, Amsterdam, Jean-Frédéric Bernard, t. III, première partie, 1724, « Réponse à une brochure intitulée *Lettre à l'auteur de la Bibliothèque française* [...] », p. 178-179.

janvier 1724 dans *La Quintessence des nouvelles*³¹. Mais les contemporains, pour la majorité d'entre eux, ont vu en Camusat le vainqueur de cette joute oratoire, comme le reconnaîtra en 1737 l'auteur anonyme de l'« Éloge historique de Justus Van Effen »³².

Toutefois, cet affrontement ne saurait être réduit à une querelle de personnes. Camusat, en effet, ne s'attaque pas seulement à un homme mais bien à une catégorie de journaux dans son ensemble. Il convient ici de rappeler que la seconde Querelle des Anciens et des Modernes connaît un prolongement au cours des années 1720, avec l'affrontement entre les champions des « savants » et ceux que l'on appelle souvent, à l'époque, les « caféistes »³³. Or, à l'inverse de Camusat, Van Effen manifeste dans ses écrits une préférence marquée pour la littérature de son temps. Ainsi, dans plusieurs de ces journaux, il prend parti pour Houdar de La Motte contre ses détracteurs, au rang desquels figure justement Camusat³⁴. Ce désaccord est nettement perceptible dans la *Lettre à l'auteur de la Bibliothèque française*. Van Effen accuse en effet Camusat de mépriser La Motte et lui reproche d'avoir inséré dans son journal des chansons contre *Inès*. Dans sa « Réponse », Camusat émet de nouveau un jugement défavorable à la pièce de La Motte³⁵, et il se moque de l'adoration de Van Effen pour les auteurs modernes :

Il est heureux qu'il s'élève de temps en temps de ces hommes hardis, qui savent se mettre au-dessus des préventions du vulgaire, et nous désabuser de l'estime inconsidérée que nous avons pour un Virgile et pour un Homère. Franchement, Monsieur, vous ne remplissez pas votre vocation, et avec des dispositions si admirables, vous étiez né pour briller dans les cafés de Paris ; vous y paraîtriez avec distinction, n'y eût-il que la rareté du fait.

³¹ « Réplique à la Réponse de l'auteur de la Bibliothèque française », dans *La Quintessence des nouvelles historiques, politiques, critiques, morales et galantes*, La Haye, Uytwerf, 4 janvier 1724.

³² Il estime en effet que la première réponse de Van Effen avait été jugée « inutile », et que la seconde fut considérée comme « ridicule ». (*Œuvres diverses de Mr Justus Van Effen*, Amsterdam, H. Uytwerf, 1742, t. I, page non numérotée).

³³ Voir notamment l'article de Michel Gilot intitulé « "Savants" et "caféistes" sous la Régence. Les implications historiques d'une querelle littéraire », *Beiträge zur Romanischen Philologie*, 16, 1977, p. 27-32.

³⁴ Voir en particulier les quatre feuilles consacrées à l'œuvre de La Motte dans *Le Nouveau Spectateur français (Le Nouveau Spectateur français, ou Discours dans lesquels on voit un portrait naïf des mœurs de ce siècle*, La Haye, Jean Néaulme, t. II, feuilles 21 à 24).

³⁵ *Bibliothèque française*, t. III, première partie, éd. cit., p. 189-190.

Vous êtes, je crois, le premier Étranger qui ayez soutenu le rôle de petit-maître littéraire avec un succès si brillant.³⁶

Camusat se montre tout aussi opposé à la modernité lorsqu'il expose sa conception du journalisme et de la critique littéraire. Le *Journal des savants* lui apparaît en effet comme un modèle indépassable et son *Histoire critique des journaux*, dont deux tomes ont paru à titre posthume en 1734, constitue même une véritable apologie de la revue fondée par Denis de Sallo. Tout au long de sa carrière de publiciste, Camusat a défendu cet idéal d'un journalisme neutre, fondé sur de longs extraits et une analyse minutieuse des œuvres littéraires. Selon lui, les périodiques de critique littéraire les plus récents se montrent incapables de se conformer à cette méthode. L'histoire de la presse lui apparaît, de manière plus générale, comme une régression aussi lente qu'inexorable. Pour Jean Sgard, l'*Histoire critique des journaux* peut même être assimilée à un « manifeste contre le nouveau journalisme »³⁷.

Camusat a d'ailleurs attaqué ce « nouveau journalisme » dans d'autres périodiques et au moment d'autres polémiques. Dès 1722, il a ainsi condamné les « feuilles de Spectateur », dans le cadre d'une présentation du *Spectateur français* de Marivaux. À cette date, il n'est pas encore le rédacteur de la *Bibliothèque française*, mais il collabore aux *Mémoires historiques et critiques*, journal dans lequel il défend déjà une conception traditionnelle du journalisme³⁸. Il semble que les « spectateurs » lui soient apparus, dès cette époque, comme un ensemble de périodiques dignes de mépris. Il réserve ainsi au *Spectateur français* des commentaires comparables, jusque dans les termes utilisés, aux critiques qu'il formulera l'année suivante à l'égard des journaux de Van Effen. Il voit par exemple en Marivaux, comme il le fera s'agissant de Van Effen, un journaliste « moderne », apprécié du public des cafés :

Le Spectateur français n'est pas le premier ouvrage de M. de Marivaux, il a déjà enrichi le public d'un *Homère burlesque*. Il a eu dessein autrefois de nous donner Télémaque sous le même masque. C'est un des héros du parti

³⁶ *Ibid.*, p. 172-173.

³⁷ « D. F. Camusat et l'*Histoire critique des journaux* », *L'Etude des périodiques anciens*, colloque d'Utrecht (9-10 janvier 1970), Paris, A.G. Nizet, 1972, p. 49.

³⁸ Camusat, qui rédige ce journal aux côtés de Bruzen de la Martinière, est chargé des nouvelles littéraires récentes.

moderne, nous n'en dirons pas davantage ; ce titre seul vaut un panégyrique, au moins dans les cafés.³⁹

Mais l'originalité de cet article ne réside pas seulement dans cette similitude. Camusat stigmatise en effet, de manière plus générale, le phénomène spectral en tant que tel. Ainsi, évoquant l'enthousiasme du public français pour le *Spectator*, il se moque des « auteurs médiocres [qui courent] les titres pompeux ». Il compare en outre la mode des « spectateurs » à ce qu'il nomme une « inondation »⁴⁰.

La carrière de Camusat sera néanmoins à l'image d'une tradition journalistique déjà largement en crise. Son existence a en effet été jalonnée de frustrations. Faute d'indépendance financière, il n'a pu pratiquer le journalisme comme il l'entendait et a dû se résigner à des travaux de collaboration sans gloire. Il mourra finalement prématurément, à l'âge de 32 ans, dans une situation matérielle presque misérable. Il apparaît en outre, au regard notamment de sa polémique avec Van Effen, que Camusat était sans doute un journaliste trop impétueux pour se conformer aux principes dont il a fait l'éloge. Les témoignages contemporains révèlent ainsi qu'il a rapidement donné l'image d'un journaliste agressif et d'un polémiste acharné. Desfontaines et Granet ont par exemple dénoncé les « injures » des *Mémoires historiques et critiques* et ont déclaré, à propos de la *Bibliothèque française* : « Il règne dans les premiers volumes de cette Bibliothèque une critique hardie et des réflexions très indécentes sur des matières respectables »⁴¹. Sa fougue n'a du reste cessé de nuire à Camusat. Ainsi, les jésuites, avertis que l'*Histoire critique* allait prendre pour cible les *Mémoires de Trévoux*, ont tout fait pour retarder la parution de l'ouvrage. De même, la *Bibliothèque des livres nouveaux*, que Camusat a lancée à Nancy en 1726, a été interdite au bout de deux livraisons. Selon Jean-Jacques Bel « les vivacités de l'auteur »⁴² sont responsables de cette suppression, puisqu'elles ont dressé contre son journal une nuée d'adversaires.

³⁹ *Mémoires historiques et critiques*, mois de février 1722, Amsterdam, Jean-Frédéric Bernard, 1722. Cité par Frédéric Deloffre et Michel Gilot, *Journaux et œuvres diverses*, éd. citée, p. 685.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 685.

⁴¹ *Le Nouvelliste du Parnasse*, éd. citée, t. I, 1731, p. 289.

⁴² *Continuation des Mémoires de littérature*, t. III, 1, 1727. Cité dans le *Dictionnaire des journaux* (Paris, Universitas, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991, t. I, notice 159, p. 183).

Dans les textes qu'il a consacrés à Van Effen ou à Marivaux, Camusat apparaît ainsi comme un personnage complexe, à la fois érudit scrupuleux et jeune homme tenté par une critique agressive et satirique. Il reflète en cela les contradictions d'une époque, qui voit journalistes et lecteurs manifester leur admiration pour une méthode qu'ils délaissent en réalité de plus en plus. L'attitude de Voltaire témoigne elle aussi, dans une certaine mesure, du succès paradoxal des journalistes polémiques. Certes, il a fait l'éloge de la neutralité dans ses *Conseils à un journaliste*, et il n'a eu de cesse de condamner les « folliculaires » tels que Desfontaines et Fréron. Mais il n'en est pas moins resté, tout au long de sa vie, un lecteur assidu de ces critiques partiaux qu'il prétendait mépriser. Comme le rappelle Jean Sgard, une de ses lettres prouve même qu'il cherchait, à l'époque de la rédaction des « *Conseils à un journaliste* », à compléter en secret sa collection des *Observations sur les écrits modernes* de Desfontaines :

Je vous prie de m'envoyer les Observations sur les écrits modernes depuis le nombre 225 inclusivement – mais qu'on ne sache pas que c'est pour moy.⁴³

Alexis LÉVRIER
Université de Reims
CRIMEL (EA 3311)

⁴³ Lettre rédigée en janvier 1739, citée par Jean Sgard dans « Voltaire et la passion du journalisme », *Le Siècle de Voltaire. Hommage à René Pomeau*, éd. par Christiane Mervaud et Sylvain Menant, vol. 2, 1987, p. 854.